

Introduction

Existe-t-il une relation entre les idées de Wilhelm von Humboldt, savant, philologue, philosophe du langage, fondateur de l'Université de Berlin, et la problématique de l'*expression*, développée dans les théories des premiers représentants de l'école genevoise de linguistique un siècle plus tard ? Il n'y a pas d'influence directe, la référence à Humboldt n'est pas systématique chez les Genevois, leurs théories appartiennent à des moments différents du savoir scientifique, à des espaces différents, à des conceptualités différentes sur le langage et la langue. Et pourtant, à un siècle de distance, leurs idées semblent se répondre, se compléter de manière singulière et étonnante, selon quelques lignes de force. La même fascination pour l'émergence de la signification dans la relation mutuelle d'un ordre particulier, un intérêt commun pour les rapports entre les signes de la langue et la forme de la pensée, une attention singulière portée aux modes d'existence et de changement du système de la langue. Des méthodes différentes, des enjeux différents, des cadres différents, réunis par un intérêt singulier pour la production de la signification dans le langage, à travers les procédés de la langue, fonctionnant dans le cadre de la relation intersubjective. Une théorie de la langue dans une approche profondément humaniste.

Cette attitude humaniste particulièrement marquée caractérise avant tout les œuvres scientifiques des trois représentants de l'école de Genève qui font l'objet de notre analyse : Charles Bally (1865-1947), Charles-Albert Sechehaye (1870-1946) et Henri Frei (1899-1980). Trois considérations comparatives s'imposent dès à présent.

Premièrement, ces trois linguistes n'appartiennent pas à la même génération. Charles Bally et Charles-Albert Sechehaye font partie de la première génération, avec Ferdinand de Saussure (reconnu comme le maître fondateur de cette école), alors qu'Henri Frei, disciple de Charles Bally, fait partie, avec André Burger et Robert Godel, des saussuriens genevois de la seconde génération.

Le deuxième aspect notable réside dans la formation de ces grands linguistes, notamment leur proximité à l'égard de l'école allemande. Bally avait étudié la philologie classique à Genève puis à Berlin, où il a soutenu en 1889 sa thèse écrite en latin sur les parties lyriques des drames d'Euripide¹. Sechehaye s'est formé en Allemagne (1893-1902), il a soutenu à Göttingen sa thèse sur *L'imparfait du subjonctif en français*². Frei a fait ses études à Genève, où il a suivi les cours de linguistique générale et de grammaire comparée des langues indo-européennes de Bally, sous la direction duquel il a rédigé sa thèse de doctorat soutenue en 1929 à Genève et publiée sous le titre *La grammaire des fautes*³.

Troisièmement, Bally et Sechehaye avaient édité ensemble le *Cours de linguistique générale* de Saussure, publié en 1916, sur la base de notes d'étudiants (avec le concours d'Albert Riedlinger). Cette entreprise commune, laborieuse et délicate, et les rapports étroits avec leur maître incontesté ont influencé de manière décisive leurs vues en linguistique et leurs programmes scientifiques.

L'attitude d'engagement à l'égard des thèses saussuriennes se manifeste chez ces linguistes principalement sous deux formes :

1. Une *métabolisation* de certains principes saussuriens dans le développement de leurs idées originales, sur lesquelles se fondent leurs projets scientifiques. Les deux éditeurs du *Cours* favorisent plus particulièrement les dualités *langue/parole* et *synchronie/diachronie*, qu'ils développent chacun à sa manière. Sechehaye s'intéressait notamment au problème grammatical, à la stabilité et à la cohésion de la langue comme principe d'organisation et à une méthode qui privilégie le système de la langue

1. Avant d'accéder à la chaire de Ferdinand de Saussure, Charles Bally enseigne l'allemand et le grec dans le secondaire et le français aux étudiants étrangers (cours au séminaire de français moderne). De 1913 à 1939, il est professeur ordinaire de linguistique générale, grammaire comparée et sanscrit à l'Université de Genève et mène une activité impressionnante de linguiste et de pédagogue, donnant des conférences sur les méthodes et les contenus dans l'enseignement de la langue maternelle.

2. En 1902, Charles-Albert Sechehaye est *privat-docent* collaborateur au séminaire de français moderne et au cours de vacances. En 1929, il occupe une chaire de « professeur extraordinaire de théorie de la grammaire ». Vers la fin de sa carrière, en 1939, après la retraite de son collègue Bally, il lui succède à la chaire de linguistique générale. En 1931, Sechehaye est le secrétaire général du deuxième congrès international de linguistes qui se tient à Genève.

3. Après sa thèse, Henri Frei apprend le chinois et le japonais, et enseigne la langue et la littérature françaises à l'Université franco-chinoise et à l'Université nationale de Pékin (1932-1934), puis à l'Athénée français de Tokyo (1934-1938). Il écrit *Le livre des deux mille phrases*, à partir d'un questionnaire élaboré en 1937, soumis à un seul informateur. En 1940, il succède à Bally à la chaire de grammaire comparée et de sanscrit de l'Université de Genève, et à Sechehaye en 1945 à celle de linguistique générale, qu'il occupe jusqu'à sa retraite, en 1969. À partir des années 1940, Frei s'intéresse plus particulièrement à l'élaboration d'une syntagmatique visant à éclairer la structure d'ensemble de la phrase et les relations de dépendance. Il est secrétaire de rédaction des *CFS* entre 1940 et 1944, assurant la direction de la revue à partir de 1957.

comme système de *formes-valeurs*, alors que Bally envisageait une étude de la langue parlée *affective* qui vise à décrire et à classer les procédés de la langue en fonction de leur contenu affectif (la stylistique), pour s'intéresser dans un deuxième temps à une théorie de l'énonciation centrée sur la phrase comme unité de communication. Pour sa part, Frei met en place dans un premier temps une linguistique fonctionnelle (GF, 1929) où il exprime ses réserves à l'égard de certaines idées du Cours, et ne s'intéresse qu'après 1940 à une syntagmatique fondée sur des principes saussuriens.

2. Parallèlement au développement de leurs théories, ces linguistes ont déployé une intense activité pour promouvoir la linguistique saussurienne et défendre ses thèses face aux critiques de l'époque (voir chapitre 4). Cette attitude d'engagement a été partagée également par Henri Frei, qui devient, dans une seconde partie de sa carrière, le défenseur acerbe des thèses du maître, dans la controverse avec Eric Buysens.

Hypothèses, principes d'analyse, finalités

Cette recherche envisage la possibilité de dégager une spécificité des approches théoriques de ces linguistes à travers la problématique de l'*expression*, qu'ils développent de manières différentes et pourtant partiellement convergentes. Elle vise d'abord à vérifier si la circulation d'un thème théorique chez ces linguistes assure un degré suffisant de systématisme et une cohérence interne à chacune de leurs approches (la stylistique, la linguistique théorique, la linguistique fonctionnelle), qui s'organisent selon des visions particulières autour de la problématique de l'*expression*. En second lieu, nous nous interrogerons sur la possibilité de dégager une cohérence d'ensemble autour de cette problématique, qui soit symptomatique à bien des égards – à une époque où la linguistique dite structurale est en train d'émerger – d'un courant de pensée favorisant des points de vue sur la psychologie, l'affectivité et le sujet parlant, de façon à faire réfléchir aux courants pragmatiques et énonciatifs de la seconde moitié du xx^e siècle. Dans cette seconde perspective, est-il pertinent d'opposer *expression* et *structure*? Est-il pertinent surtout de considérer la première, ainsi qu'on l'a dit de la seconde, comme issue de l'enseignement saussurien?

Au-delà des différences considérables entre les cadres de pensée des trois linguistes, peut-on dégager les effets d'une *systématisme d'ensemble*, propre à assurer une homogénéité relative de leurs idées qui renforcerait le caractère d'*école linguistique* précisément dans la mise en place d'une problématique de l'*expression*? Est-il possible de repérer des axes communs légitimant, par leur rapprochement entre eux, par leur écart à l'égard des thèses saussuriennes et par leurs points de convergence et de divergence, tout aussi significatifs, l'interprétation de cette problématique comme un mouvement nouveau et fécond, centré sur l'*expression linguistique*? Nous tenons à préciser que notre propos n'est pas de confronter systématiquement ni d'interpréter les vues de chaque linguiste face aux thèses saussuriennes. Pourtant,

les *modes de référence* à Saussure sont particulièrement féconds pour notre investigation, comme indices d'un mode de construction du savoir centré sur une notion étrangère à l'appareil saussurien (l'expression) et fondé néanmoins sur des distinctions principielles saussuriennes.

Deux directions nous permettent de relever l'importance de la problématique envisagée dans les travaux des trois linguistes genevois et dans le contexte de la linguistique des premières décennies du xx^e siècle :

1. Nous souhaitons caractériser le rôle et la portée de la problématique de l'expression dans la mise en place de *partages disciplinaires* entre la linguistique et les autres sciences humaines, notamment la sociologie et la psychologie, au début du xx^e siècle. Cette direction nous amène à dégager une dimension de cette problématique, située aux confins de plusieurs champs disciplinaires⁴, particulièrement bien représentée chez Bally et Sechehaye, dont les travaux sont emblématiques des enjeux majeurs de la linguistique à la charnière du xix^e et du xx^e siècle : le problème de l'autonomie de la linguistique dans le champ des sciences humaines, et celui, corrélatif, de l'extension et des limites du domaine de la linguistique, tous les deux traversés par l'intérêt que présente pour la linguistique le point de vue « général » sur les problèmes du langage (voir Chiss et Puech 1997, p. 214-215). Dans cette optique, nous estimons que le développement de la problématique de l'expression par des linguistes se réclamant dans une large mesure des idées saussuriennes présente un intérêt d'autant plus grand qu'elle semble rompre avec la « doctrine » saussurienne, favorisant des points de vue a priori étrangers à la conception saussurienne de la langue : le statut de l'affectivité ou de la subjectivité, une place considérable réservée à la psychologie, le rôle du sujet parlant, objet de conceptualisation et de théorisation.

2. Les points de convergence et de divergence que notre analyse comparative des approches de l'expression chez les trois linguistes aura relevés permettront de dégager les conditions de la mise en place d'une dynamique de pensée à l'intérieur de cette école linguistique. Dans cette dynamique de pensée, autant leurs références aux thèses saussuriennes que leur intérêt commun pour le domaine de l'expression confirment l'hypothèse de leur affiliation à un même *courant idéologique*. Le dévelop-

4. Le secteur épistémologique de la linguistique est considéré par Julia Kristeva comme particulièrement apte à occuper une place dans un espace épistémologique brisé par la confrontation de deux types de pensée : la représentation et la production, les objets et la dialectique de leur procès. L'objet de la linguistique occupe à son avis un espace-charnière, inclôturable. De ce fait, ses frontières sont plutôt fluctuantes : « [...] sous les apparences de la linguistique, on aborde inévitablement certains sous-bassements d'une vision épistémologique globale qui appuient diverses sphères du savoir sur la symbolicité et, en elles, la matrice constitutive de cette vision épistémologique elle-même contenant dans des prismes superposés, les "champs scientifiques" par elle ouverts. N'est-ce pas une démonstration récurrente du fait que l'indépendance du champ de la linguistique est fragile, et l'est davantage encore lorsque la linguistique est réduite à la grammaire ou plus précisément à la syntaxe ? » (Kristeva 1976, p. 436).

pement de cette problématique est révélateur des stratégies par lesquelles ces linguistes, qui étaient remarquablement (et admirablement) proches de Saussure, ont procédé à la réinscription⁵ de certains de ses thèmes théoriques (la synchronie, la linguistique de la parole, l'arbitraire du signe, la valeur linguistique), tout en préservant l'enjeu de la « généralité » dans la linguistique.

Terminologie, conceptualité, problématique

Dégager les lignes de force de la problématique de l'expression dans les œuvres de Bally, de Sechehaye et de Frei permet de relever les ressorts qui ont animé trois théories linguistiques différentes mais apparentées. Par ailleurs, cette recherche est susceptible de fournir quelques données significatives pour une histoire de la problématique de l'expression. Son propos n'est pas d'établir des parallèles avec des théories élaborées par d'autres écoles, mais de relever le fil rouge de cette problématique chez les trois linguistes et de l'interpréter du point de vue de la construction d'un savoir, d'un courant, d'une tendance significative à l'intérieur de chaque approche et à l'intérieur de l'école. Pour atteindre cette finalité, notre parcours d'investigation utilisera largement les notions de *terminologie*, *conceptualité* et *problématique*.

En ce qui concerne la terminologie, notre interprétation prendra en compte la fréquence d'usage d'un terme, les changements terminologiques éventuels au fil des travaux et les différences entre les usages du même terme par les trois linguistes. Notre corpus est constitué des travaux les plus significatifs où la thématique de l'expression est développée ou mise en discussion, dans l'ordre chronologique, entre 1905 et 1940. Les changements ou les oscillations terminologiques sont révélateurs de la manière dont les idées atteignent un degré supérieur de précision. L'abandon de certains termes ainsi que la substitution d'un terme à un autre indiquent qu'une étape a été franchie dans la conceptualisation de l'objet de recherche. Les théories sont faites de terminologies, de métalangage, d'une ordonnance discursive significative, et la finalité ne concerne pas le terme lui-même, mais la conceptualité⁶ qui se construit à travers le discours scientifique.

5. La réinscription n'est pas une réapparition d'éléments enfouis ou disparus mais « la refonte et la nouvelle disposition de ces éléments dans des théories ultérieures » (Chiss et Puech 1997, p. 10).

6. Il convient de préciser le sens que nous attribuons au terme *conceptualité*. Les dictionnaires de langue définissent la *conceptualité* comme le nom du caractère général d'un concept. Le dictionnaire *Les notions philosophiques* définit le *concept* comme une « unité minimale de la représentation intellectuelle (syn. de l'idée dans la langue classique) sur laquelle porte l'opération du jugement » (Auroux éd. 1990, p. 393). La notion de *concept* (< lat. *conceptus*, vb. *concipere* « contenir ») a deux implications : la représentation est celle d'un sujet actif, et l'être de la représentation existe dans son ordre propre. Le concept présente ainsi une compréhension

Une théorie dans le champ des sciences humaines est une construction conceptuelle, à travers une terminologie. L'individu, sujet connaissant, construit une perspective lui permettant de saisir son objet. La configuration de son objet d'étude découle de la construction conceptuelle et de ses particularités. Les théories utilisent des concepts dans des configurations spécifiques. Un concept singulier est une unité de représentation, mais dans une théorie, il occupe une place, jamais indifférente, dans un réseau de concepts dont l'ensemble forme une conceptualité. Nous utilisons ainsi le terme *conceptualité* pour désigner la construction de cette configuration spécifique de concepts à l'intérieur d'une théorie, donc plutôt le résultat d'une « manière de concevoir ». Nous ne pensons pourtant pas que la conceptualité soit éminemment la construction d'un seul théoricien. Un seul et même théoricien peut construire des conceptualités différentes qui utilisent une même notion à des moments différents de l'évolution de sa pensée, tout comme une même conceptualité peut être développée par plusieurs théoriciens.

Dans cette perspective, notre approche comparative vise à relever les convergences et les divergences entre les conceptualités que les trois linguistes genevois construisent, pour pouvoir ensuite faire ressortir la configuration spécifique de la problématique⁷ envisagée. Certaines de ces conceptualités utilisent des idées saussuriennes, et c'est là une dimension incontournable, constitutive. D'autres sont d'une nature différente, construites par une référence constante à la psychologie, à l'affec-

et une extension, et deux possibilités sont évoquées : soit on insiste sur la fonction représentative et l'on a tendance à déterminer le concept par rapport à ce qu'il représente, son objet, soit on insiste sur le rapport au sujet et le concept s'identifie à la forme de l'esprit qui appréhende des objets. Dans la catégorie des concepts, celui qui nous intéresse plus particulièrement est le « concept général », défini par Sylvain Auroux comme suit : « ceux des concepts qui ne sont pas des concepts de quelque chose situé en face du sujet connaissant, mais les éléments de la représentation par quoi le sujet connaissant pense ce quelque chose comme une chose possible parmi d'autres. [...] Finalement la sphère du concept c'est la sphère du sens (si on pose la question de savoir ce que signifie un élément linguistique, on répond assez ordinairement que c'est le signe d'une idée ou d'un concept). Le problème du concept revient donc à la question de savoir si l'élément du sens dans le langage conduit à postuler autre chose que la réalité des signes linguistiques et celle du monde qui nous entoure » (*ibid.*).

7. Le terme *problématique* dans l'épistémologie a deux acceptions : 1) art, science de poser les problèmes (*problème* est pris ici conformément à son sens étymologique : < lat. *problema*, gr. *problēma* « ce qui est proposé »); 2) « ensemble des problèmes élaborés par une science donnée et considérés comme délimitant le domaine qui lui est propre » (Aur. Weil 1981). Au sens général, ce mot désigne l'« ensemble des problèmes qui se posent sur un sujet déterminé ». Le *problème* au sens épistémologique est défini comme « point sur lequel on s'interroge, question qui prête à discussion, qui fait l'objet d'argumentations, de théories diverses, en particulier dans le domaine de la connaissance »; voir le *Trésor de la langue française*, en ligne : [<http://www.cnrtl.fr/definition/probleme>] (consulté le 30 avril 2009). Pour notre part, nous utilisons le terme *problématique* avec les deux acceptions que comporte son usage épistémologique : d'abord comme dimension méthodologique, comme *manière de poser un problème* et,

tivité et au sujet parlant. C'est dans un cadre composite donc – idées saussuriennes interprétées de manière originale, prises de parti, influences diverses – qu'une problématique de l'expression se met en place chez les trois linguistes genevois.

Dans son introduction au dictionnaire *Les notions philosophiques*, Sylvain Auroux marque la différence entre l'unité linguistique comme *nom propre* d'une notion et le *domaine* d'une notion. Par habitude, on identifie la notion à l'idée ou à la signification du mot, présente à l'esprit lorsqu'on parle. La notion correspond pourtant à une unité beaucoup plus vaste qu'une signification lexicale. Le mot, l'unité linguistique, est le *nom* de la notion, alors que la *définition* d'une notion se réalise par la présentation d'un *contenu de savoir*. Le *domaine* d'une notion est un « domaine de pratiques, de mots, d'institutions, de problèmes, de théories » (Auroux éd. 1990, p. xi). Un dictionnaire des notions n'offre donc pas la possibilité de proposer une seule définition pour une notion, du fait que son domaine est souvent plus complexe et plus hétérogène. Cette définition du domaine d'une notion est à adopter par l'étude des champs ou des réseaux conceptuels auxquels s'intègre une notion quelconque dans une théorie linguistique. La structure du domaine notionnel est conçue comme un ensemble d'*effets* produits par plusieurs facteurs :

- un vocabulaire (une terminologie) plus ou moins bien délimité ;
- d'autres notions ;
- des ensembles d'éléments définitoires, descriptifs ou historiques ;
- un ensemble de problèmes, de théories ou fragments théoriques, de théories associées ;
- un ensemble de textes qui thématisent la notion ou qui entrent dans la thématisation de la notion.

Notre réflexion sur le domaine de la notion d'*expression* opère avec ces catégories d'éléments. Elle s'appuie sur l'analyse de l'ensemble des textes des trois linguistes relatifs aux notions *expression* et *expressivité*, et à leur corrélatif adjectival *expressif*. Les définitions de ces éléments terminologiques diffèrent, notamment chez Bally et Sechehaye. Chaque définition est construite selon un principe différent, évoque d'autres notions et met en place une distribution particulière d'éléments théoriques. Notre propos est de relever les éléments terminologiques propres à chaque théorie, les notions⁸ sur lesquelles repose la définition de l'expression, l'ensemble des éléments descriptifs et historiques contribuant à structurer le domaine de cette notion, ainsi que l'ensemble des fragments théoriques, tous les éléments révélateurs de la manière dont cette problématique est construite dans chacune des trois théories. Il

deuxièmement, comme *ensemble de questions théoriques* faisant l'objet de débats, de discussions, d'argumentations à l'intérieur d'une science, d'une discipline, d'une théorie ; voir Larousse, en ligne : [<http://larousse.fr/dictionnaires:français/probleme>] (consulté le 30 avril 2009).

8. « Ce qu'il est possible de supposer, c'est que l'ensemble des notions sur quelque chose est la notion concernant cette chose » (Auroux éd. 1990, p. xi).

s'agit de dégager les caractéristiques d'une construction théorique et notionnelle, le cheminement, les croisements et l'imbrication des éléments évoqués, chez des théoriciens qui se réclament des thèses saussuriennes tout en élaborant des théories profondément originales, afin de faire ressortir la dynamique des idées qui engendre un effet d'homogénéité des trois linguistiques à l'intérieur de l'école.

L'histoire⁹ conceptuelle est donc directement concernée, à travers les modifications plus ou moins consistantes que le domaine de la notion d'expression subit chez les trois linguistes. Les idées circulent, se transforment, grâce aux influences diverses et à une conscience réflexive qui connaît des impasses et des élans. Ce parcours est propre à illustrer le *mode d'existence* d'une unité notionnelle dans le temps :

L'unité notionnelle n'a pas la calme évidence de la stabilité des objets du monde sensible. [...] Elle est de nature conventionnelle, quelle que soit la variété des raisons, des motivations et des cohérences conceptuelles qui la justifient. Dans bien des cas, ce qu'il faut considérer comme une notion, c'est un développement, et ce développement n'est pas un donné, mais une construction, parce qu'il n'y a pas un « quelque chose » qui se développe, identique sous la mutabilité du temps. (Auroux éd. 1990, p. xii)

La pertinence de la notion d'expression pour une telle étude se justifie par les discussions auxquelles elle a donné lieu, par sa relation avec d'autres concepts novateurs en linguistique et par les questionnements dont elle a été l'objet. Tout domaine notionnel s'inscrit dans le *composant théorique* d'une science comme phénomène social. Selon Auroux (1998, p. 8), l'orientation réaliste de l'épistémologie considère les sciences comme des phénomènes sociaux qui existent et peuvent faire l'objet d'analyses différentes dans leurs points de vue et dans leurs finalités. Leur complexité en tant que phénomènes est due à trois types de composants :

- un *composant théorique* : concepts, procédures, observables, résultats ;
- un *composant sociologique* : la formation et l'organisation de la main-d'œuvre scientifique, sociétés savantes, organes de diffusion ;
- un *composant pratique* : les types de finalités envisagées dans la production des connaissances scientifiques.

Si notre recherche vise à dégager les éléments du composant théorique des productions scientifiques des trois linguistes genevois, à travers la problématique de l'expression qu'elles construisent, elle ne néglige pas pour autant les deux autres composants, sociologique et pratique. Le composant sociologique est présent dans les références au cadre socio-historique d'une activité qui s'est déroulée dans une période et un lieu déterminés. En ce sens, nous exploitons les documents suivants :

- *extraits de correspondance* privée (Charles Bally - Ferdinand de Saussure, Charles Bally - Albert Sechehaye, Charles Bally - Antoine Meillet) ;

9. Nous évoquons ici l'idée d'Auguste Comte : « L'histoire d'un concept est le meilleur accès à sa compréhension » (cité *ibid.*, p. xiiii).

- *comptes rendus* de livres ou d'articles relatifs aux productions d'un linguiste (Ferdinand de Saussure sur l'œuvre de Sechehaye, Charles Bally sur l'œuvre de Sechehaye, Antoine Meillet sur l'œuvre de Bally, Joseph Vendryes sur l'œuvre de Bally);
- *articles* faisant état d'une approche théorique (l'article de 1908 de Sechehaye sur la stylistique de Bally);
- *extraits du dossier de thèse* de Frei, établi par Bally, son directeur;
- *leçons inaugurales* ou *allocutions* prononcées par Sechehaye;
- *notes inédites* (de Sechehaye, rédigées à l'occasion de la collaboration avec Bally pour leur intervention commune au premier congrès de linguistes de La Haye de 1928, notes de Sechehaye sur Bally et Saussure).

À notre sens, il conviendrait non seulement de ne pas faire tort à ce composant, mais surtout de montrer le rôle que les rapports personnels de ces linguistes ont joué dans leurs productions scientifiques. Il n'est pas rare de voir leurs idées se préciser selon la pertinence qu'ils attribuent aux idées de leurs collègues (par exemple, par suite des avis de Saussure et de Sechehaye, Bally revient sur certains points théoriques ou relativise ses positions initiales).

L'analyse du composant pratique – types de finalités envisagées par ces linguistes – accompagne celle du composant théorique. Chez Bally, il s'agit de finalités didactiques, mais aussi de finalités scientifiques, significatives pour la linguistique générale et pour l'analyse linguistique. Pour Sechehaye, les finalités envisagées concernent la méthodologie et l'organisation du domaine de la linguistique théorique, alors que Frei envisage un classement des procédés de la langue en fonction de « besoins ».

L'« école linguistique ». Organisation institutionnelle et logique interne

René Amacker (2000) rappelle que la formule « école genevoise de linguistique » a été utilisée pour la première fois publiquement par Michel Bréal (1832-1915) à Genève, en septembre 1894, lors du dixième congrès international des orientalistes (Saussure était l'élève et le protégé de Bréal). La formule revient dans le discours de Bally, au moment de la remise à Saussure du volume des *Mélanges* publié en son honneur¹⁰. Le texte de son discours est publié le 18 juillet dans le *Journal de Genève*, sous le titre « Maître et disciples ». À cette date, l'école de Genève était représentée par Saussure et ses deux collègues *privat-docents* à l'Université de Genève, Bally et Sechehaye, qui avaient chacun à son actif un livre de linguistique et quelques autres publications. Quatre ans plus tard, la mort du maître rapproche les deux collègues (Bally était devenu son successeur en 1913) dans une entreprise commune : en exploitant les notes prises lors de son

10. *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*, Paris, Champion, 1908.

cours, ils accompliront une dette d'honneur envers lui en publiant un livre présentant ses idées sur la linguistique générale. C'est une occasion unique pour les deux linguistes de maintenir leur proximité, qui s'est avérée décisive, avec la pensée de Saussure, même après sa mort. Avant 1913, ils ont en effet collaboré étroitement avec leur collègue et maître, auquel ils ont dédié leurs premiers ouvrages et qui leur a communiqué à plusieurs occasions son avis sur leurs idées et sur leur activité scientifique.

La formule « école genevoise de linguistique générale » est introduite ensuite de manière officielle par Sechehaye, dans son article de 1927, définissant l'école initiée par Saussure et représentée à l'extérieur par les publications de deux de ses élèves genevois, lui-même et Bally. Ils n'ont pas été auditeurs du cours de linguistique générale : Bally avait suivi un cycle de trois conférences sur la théorie de la syllabe en 1897, et Sechehaye les cours de grammaire comparée et de sanscrit pendant quatre semestres, entre 1891 et 1893.

En 1940, en pleine guerre mondiale, la Société genevoise de linguistique est fondée et l'école accède à un statut institutionnel par la création d'une revue de linguistique générale, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, dont le premier numéro paraît en 1941. Dissoute le 8 décembre 1956, la société est remplacée dès le 9 février 1957 par le cercle Ferdinand de Saussure. L'année 1956 marque la fin de l'école genevoise au sens strict¹¹ et le début du retour critique et interprétatif aux sources du *Cours*.

École de pensée est un terme générique dont la définition prend en compte plusieurs dimensions. Premièrement, pour qu'une école existe, objectivement, il faudrait que certaines conditions externes de son organisation puissent se réaliser. De ce point de vue, l'école est une forme d'organisation spécifique de la communauté scientifique, ayant un ou plusieurs fondateurs, plusieurs membres, et un programme de recherche scientifique commun, partagé par ses membres. Une école est donc une forme institutionnalisée de l'activité scientifique, localisée, située dans le temps, et surtout reconnue en tant que telle grâce à sa visibilité à l'extérieur.

En tant que forme que prend une production scientifique à un moment donné de l'histoire, l'école de pensée est déterminée autant par les conditions concrètes de son existence extérieure que par une logique interne qui assure la cohérence des productions scientifiques au sein du groupe, malgré la diversité des points de vue qui peuvent s'y manifester. La proximité des chercheurs membres d'une école, due à des

11. René Amacker (2000, p.207) évoque trois générations de linguistes : 1) Charles Bally et Charles-Albert Sechehaye ; 2) Serge Karcevski (1884-1955), Henri Frei (1899-1980) et Robert Godel (1902-1984) ; 3) Rudolf Engler (né en 1930), l'Argentin Luis Jorge Prieto (1926-1996), formé sous l'égide de Nicolai Troubetzkoy et d'André Martinet, qui a rencontré la pensée saussurienne sans lien avec les membres de la deuxième génération. Selon Amacker, le seul à avoir suivi les cours de Godel et de Frei, l'école genevoise de linguistique, « malgré la communauté d'origine qu'elle se reconnaît chez Saussure, est essentiellement multiple, en raison des personnalités scientifiques foncièrement différentes qu'elle a réunies ».

rencontres régulières, à l'organisation d'événements dans le monde scientifique, à la publication d'une revue, mais aussi aux relations qui s'établissent dans la sphère privée, assure une bonne connaissance des contributions de chacun, de ses projets, ainsi que de ses incertitudes et de ses difficultés. Cette proximité est garante d'échanges d'idées, d'un dialogue constant et d'une connaissance approfondie des productions des autres membres, mais n'est pas une condition suffisante pour qu'une école de pensée existe. La logique interne transparait dans la manière de résoudre certains problèmes qui se posent à la recherche et cette résolution est conditionnée par la façon dont est traitée la divergence des points de vue par les personnalités diverses qui forment une école. Selon Olga Amsterdamska (1987), cette logique s'explique par des facteurs sociaux et cognitifs qui régissent le changement dans les sciences :

While I attempt to reconstruct a certain « logic » of development in the history of linguistic ideas, I do not treat this logic as unchangeable or predetermined : tensions and contradictions can affect (or be attributed to) various elements of shared idea systems, the proposed resolutions can take different forms, and while the intellectual and institutional contexts in which scientists work impose their own constraints on the direction of cognitive development, institutions and intellectual climates are themselves subject to change. As a result, the processes of change in science can be regarded as both constrained by tradition and underdetermined by it, and both change and continuity require symmetrical, social and cognitive explanation. (Amsterdamska 1987, p. ix)¹²

La logique interne est sous-tendue par l'existence d'un système d'idées interconnectées. Ce système peut ne pas être, et il n'est, en effet, selon Amsterdamska, ni entièrement consistant et cohérent, ni complet. Étant intégrés à une structure sociale, les systèmes d'idées fournissent un cadre pour la recherche future et certains critères d'évaluation pour les nouvelles contributions, ce qui réduit les possibilités d'innovations ou de discontinuité radicale. En même temps, du fait qu'ils sont sujets à des tensions et des contradictions, ces systèmes sont ouverts, permettant le changement cognitif et la discontinuité. Entre la contrainte et la liberté, l'école de pensée est une forme suffisamment cohérente pour être perçue en tant que telle, et suffisamment ouverte pour accepter les discontinuités et les innovations, conditions de son évolution.

12. « En essayant de reconstituer une certaine “logique” du développement dans l'histoire des idées linguistiques, je ne traite pas cette logique comme immuable ou prédéterminée : des tensions et des contradictions peuvent affecter (ou être attribuées à) divers éléments des systèmes d'idées communes, les solutions proposées peuvent prendre diverses formes et, lors même que les contextes intellectuels et institutionnels où travaillent les scientifiques imposent leurs contraintes quant à la direction du développement cognitif, les institutions et les milieux intellectuels sont eux-mêmes sujets au changement. De ce fait, le processus du changement dans les sciences peut être vu comme étant à la fois déterminé par la tradition et libre de ses contraintes, et le changement autant que la continuité réclament, symétriquement, des explications sociales et cognitives » (notre traduction).

Notre propos est de relever quelques aspects du fonctionnement d'une école de pensée, notamment du point de vue de la dynamique des idées centrées sur le domaine de l'expression. Les convergences entre les positions théoriques de Bally, de Sechehaye et de Frei s'organisent autour de quelques idées saussuriennes, mais s'expliquent également par la volonté d'apporter une perspective psychologique dans la linguistique et de rendre compte du phénomène de variation, ce qui mène à des conceptualisations du sujet parlant.

Contenu et structure

Avant de présenter le contenu et la structure de cette recherche, nous apportons trois précisions sur l'organisation d'ensemble :

1. Les ouvrages et articles dont se compose le corpus analysé ont été publiés entre 1905 (*Précis de stylistique* de Bally) et les années 1940 (parution de quelques articles en rapport plus ou moins direct avec la problématique de l'expression : Bally 1939, 1941 ; Sechehaye 1939, 1940 ; Bally, Sechehaye et Frei 1940-1941).

2. Le composant sociologique des productions scientifiques est traité après l'analyse du composant théorique, qui nous intéresse ici en premier lieu. Les réceptions diverses des éléments liés au domaine notionnel de l'expression seront présentées à la fin d'un chapitre ou d'un sous-chapitre.

3. Chaque chapitre dégageant les coordonnées de la problématique de l'expressif chez les trois linguistes comporte des références au cadre théorique général, qui détermine la configuration spécifique du domaine notionnel faisant l'objet de cette recherche. Ces éléments ne sont donc pas étrangers à notre sujet, ils ont valeur d'arguments, propres à illustrer l'importance du cadre général dans la construction spécifique d'un domaine notionnel. Une construction théorique est sous-tendue par une « systématique conceptuelle » spécifique, dont l'essence réside dans la relation entre le tout et les parties. Il en découle qu'en retirant un concept, on risque de voir s'effondrer tout l'échafaudage¹³.

Le premier chapitre, intitulé « L'expressivité linguistique, un objet problématique dans la théorie de Bally », développe la thématique de l'*expression* et de l'*expressivité* selon trois étapes dans la production scientifique de Bally. La première est celle de la stylistique, que nous illustrons avec des extraits de son *Précis de stylistique : esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne* (1905 ; ci-après PSF), de son *Traité de stylistique française* (1909 ; ci-après TSF) et de ses articles relatifs à la stylistique (écrits et publiés entre 1905 et 1929). Le deuxième stade du développe-

13. Nous évoquons une analogie utilisée à propos d'une systématique conceptuelle saussurienne : « [...] si l'on tire la maille synchronie c'est tout le tricot CLG qui vient avec » (Chiss 1997a, p.32).

ment de la *science de l'expression* est marqué par une conférence de 1925, dont le texte a été publié dans la deuxième édition du *Langage et la vie* (1926, ci-après *LV*) sous le titre « Mécanisme de l'expressivité linguistique ». La troisième étape se reflète dans son ouvrage de 1932, *Linguistique générale et linguistique française* (ci-après *LGLF*), où apparaissent des similarités et des différences par rapport au traitement stylistique des notions d'expression et d'expressivité. L'étude du composant théorique qui correspond à chaque étape est accompagnée de références au composant sociologique, impliqué par les réceptions de divers aspects liés à l'expression chez les linguistes qui sont les plus proches de Bally : Saussure, Sechehaye, Meillet, Vendryes.

La structure du deuxième chapitre, consacré au programme d'une science de l'expression grammaticale envisagé par Sechehaye, respecte l'ordre chronologique de publication de ses travaux. Le premier sous-chapitre, servant également d'introduction à la problématique par l'exposé du cadre théorique général qui se retrouvera dans ses grandes lignes dans tous les travaux de Sechehaye, est consacré à la linguistique théorique comme méthode rationnelle d'explication du langage (*Programme et méthodes de la linguistique théorique. Psychologie du langage*, 1908). Nous y examinons les deux applications du principe d'emboîtement et les relations privilégiées entre la linguistique et la psychologie selon Sechehaye. Le deuxième sous-chapitre traite les éléments du domaine notionnel de l'expression dans son *Essai* de 1926, essentiellement une théorie de la structure logique et psychologique de la phrase. Son intérêt se tourne vers l'expression en tant qu'*exprimabilité* plutôt que sur l'expression en tant qu'*expressivité* (selon l'acceptation de Bally). Le troisième sous-chapitre relève les éléments d'une approche de l'expression dans ses articles, et le quatrième examine des traits particulièrement significatifs de la réception de quelques éléments de la théorie de Sechehaye par Saussure et Bally.

Le troisième chapitre traite la problématique de l'expression développée dans la linguistique fonctionnelle de Frei. Étant donné l'extension plutôt limitée de cette notion chez le disciple de Bally dans la période qui nous intéresse, l'exposé est organisé en deux sous-chapitres, le premier traitant de son ouvrage de 1929, *La grammaire des fautes*, et le second examinant quelques considérations sur l'expression dans quelques-uns de ses articles. La conception générale de Frei est marquée par la vision de Bally, à quelques différences près, que notre analyse se propose de relever.

Le quatrième chapitre, intitulé « Réceptions des idées de Saussure et prémisses d'une science de l'expression », examine l'hypothèse du lien entre l'intérêt tout à fait particulier de chaque linguiste pour le concept d'expression (expressivité ou exprimabilité) et la nature de l'interprétation qu'ils donnent des idées de Saussure à diverses occasions. L'analyse relève d'abord les éléments de la théorie saussurienne développés par les trois linguistes, pour les mettre ensuite en rapport avec leurs contributions originales en linguistique, dans la perspective qui nous intéresse. Deux éléments s'imposent comme particulièrement significatifs à ce propos : la dualité *langue/parole* et les débats autour de l'*arbitraire du signe*.

Le dernier chapitre est consacré aux convergences, aux divergences et aux influences entre les trois modes de développement de la problématique de l'expression examinés par les trois premiers chapitres. L'analyse dégage trois axes principaux qui confirment l'hypothèse de la consistance de cette problématique chez les trois linguistes. Par conséquent, le domaine notionnel de l'expression peut être interprété comme un lien, un facteur d'homogénéité de ces approches théoriques différentes dans le cadre de ce que fut l'école linguistique genevoise dans un premier temps (et surtout dans la première génération). Ces axes participent à la configuration de trois domaines de représentation :

- la psychologie dans la linguistique ;
- le statut de l'affectivité ;
- la ou les figures du sujet parlant.

Le domaine notionnel de l'expression, tel qu'il est construit par ces trois figures éminentes de l'école linguistique de Genève et de la linguistique du début du xx^e siècle, permet-il de conclure à l'existence d'un courant linguistique relativement parallèle à celui du structuralisme, et qui n'a été réinvesti qu'après une certaine éclipse de celui-ci ?